

PARIS

Gilles Marrey

Les prairies

Longtemps attaché aux sites urbains, qu'il appelle les « non-lieux », Gilles Marrey s'est laissé séduire par les visions qu'offre une nature pastorale. S'il est toujours question d'espace, de lumière et d'évasion, ses toiles récentes sont envahies d'un silence qui appelle à la contemplation. Hier, il s'agissait d'espaces périphériques, d'aéroports, aujourd'hui les prairies nous introduisent dans un univers de verdure. L'exposition s'articule autour d'un gigantesque polyptyque, *Octopus*, long de dix mètres, composé de huit toiles de formats différents qui renvoient aux huit tentacules d'un poulpe qui s'est saisi d'une jeune femme assise dans la prairie, au bord d'une pièce d'eau où elle semble s'enfoncer. Cette Ophélie moderne occupe le panneau central, tandis que le paysage déborde sur les autres panneaux, espacés. Si le réel reste au centre de son travail, il le frappe d'étrangeté. L'imaginaire s'empare

des images avec d'autant plus de liberté, que l'artiste réemploie des toiles, abandonnées. Gilles Marrey se livre au recouvrement de ses toiles rejetées. Les couches successives gardent la mémoire souterraine d'un acte antérieur. On découvre ainsi l'auvent d'une gare, une voie de chemin de fer, qui resurgissent dans un paysage. Ou bien est-ce le paysage qui absorbe la composition originelle ? Des détails incongrus se laissent ainsi surprendre sur la surface. La densité picturale, la justesse de la composition parvenue à l'équilibre plastique imposent la vérité de la peinture. C'est elle seule qui alloue une beauté magnétique. Quant à la palette, où les gammes de verts et de bleus apportent une harmonie chromatique toute vibrante d'assauts lumineux, elle contribue à simuler une nature luxuriante et dévoreuse. Des peintures de petites dimensions complètent l'ensemble, ainsi que des grands dessins au crayon, d'une écriture qui analyse le sujet avec une précision troublante.

- Galerie Jacques Elbaz, 1, rue d'Alger, 1^{er}. Jusqu'au 14 avril.



Gilles Marrey (né en 1963), *Octopus 7*, 2008-2011, huile sur toile (galerie Jacques Elbaz, Paris).

*Dessins Modernes
XX^e siècle*

**Collection Galerie
Michel Rooryck
(B – Courtrai)**

00 32 475 / 429 923
www.miroart.be
miroart@skynet.be

26 mars - 2 avril
le matin sur rdv et
de 14h30 à 18h30 sauf dimanche

**Exposition à la
Galerie Daniel Greiner**

**14 Passage Véro - Dodat
75001 Paris**

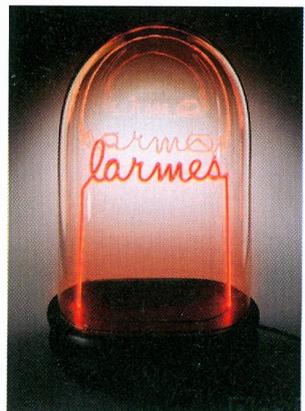
01 42 33 43 30
galeriegreiner@wanadoo.fr
parking : 14 rue Croix des Petits Champs
métro : Louvre & Palais Royal

Béatrice Arthus-Bertrand
la vie sous verre

Les œuvres récentes de Béatrice Arthus-Bertrand peuvent surprendre ceux qui connaissent son travail avec des matériaux traditionnels. Rien de tel avec sa nouvelle série. Des globes de verre abritent des néons pliés par l'artiste qui leur donne la forme de lettres pour écrire des mots dans l'espace, qui claquent dans l'imaginaire collectif. Le regard d'une femme sur les sociétés et leur censure, le témoignage d'une artiste qui refuse de se laisser enfermer dans un conformisme plastique nous font pénétrer un univers inattendu. Béatrice Arthus-Bertrand interroge des matériaux de son temps pour un langage qui parle à ses contemporains avec une immédiateté qui n'exclut ni la poésie, ni le mystère inhérent à toute création. La calligraphie, flamboyante, nous assène une vérité : *Silence, Violence, Cicatrice, Cafard, Blesure, Solitude, Larmes, Peur* surgissent des jambages sinueux dessinés dans le verre pourpre. Telles des flammes, chaque mot est un cri. Dans le globe de verre où jadis les femmes conservaient leur couronne de mariée ornée de fleurs d'oranger, les lettres écarlates hurlent à la vie. Cette vie étouffée, « qui leur file entre les doigts », l'artiste en fait son nouveau matériau. Comme précédemment avec les galets, le verre transpose sa pensée en devenant le réceptacle sensible de la souffrance de certaines femmes à travers le monde, qui subissent ce qu'elles n'ont pas choisi. L'artiste est un témoin de son temps. Elle le démontre par le choix des matériaux qu'elle soumet à une métamorphose que viennent rappeler les grands panneaux de ciment peint en

noir sur lesquels elle enchâsse des galets polis aux rondeurs qui appellent la caresse. Même détournement avec l'ardoise travaillée dans sa ductilité friable. Épaves offertes à l'érosion du vent, de la mer, ses bateaux fantômes sont appelés à la transformation permanente. « Mes mains sont mon outil le plus créatif, j'ai besoin du choc du toucher », nous confie l'artiste. Elle aime les rapports de force et les contrastes qui fondent l'unité de sa sculpture. La brutalité et la douceur, l'ombre et la lumière, la dureté et la fragilité dialoguent au sein d'une réalité qui cultive la métaphore. Que de non-dits se dissimulent dans les globes de verre, une boîte de Pandore jamais ouverte. Quant aux totems, ils nous renvoient aux origines du monde. Une sensation de plénitude se dégage de l'œuvre qui aujourd'hui prend une dimension nouvelle par l'énergie et la sensualité qui s'en dégagent.

- Galerie Au fond de la Cour, 49, rue de Seine, VI^e. Jusqu'au 30 avril.



Béatrice Arthus-Bertrand, *Larmes* 2010, néon globe (galerie Au fond de la Cour, Paris).